

DEUX RONDS

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

QUI SUPPRIMERA LES BIRIBIS DES GOSSES ?

CABOT GIFLÉ PAR UN ADJUDANT



LE BIRIBI DES GOSSELINES

A quand les meetings d'indignation en faveur des pauvres mômes qui ont pâti et pâissent encore le martyre dans les colonies pénitentiaires ?

Nom de dieu, ce ne serait pas du luxe !

Il n'y a pas à tortiller, à barguigner, ni à épiloguer sur le cas de ces victimes : elles sont bougrement innocentes — il n'y a pas méche de l'être plus !

Il ne devrait donc pas y avoir d'hésitation : les colères devraient gronder et les malédictions se fulminer véhémentes contre les bourreaux.

C'est au popolo à abolir les Biribis des gosses !

Si on attend que ça vienne de l'initiative de la gouvernance, les poules auront des dents que ces maudits bagues persisteront encore.

—o—

Cette semaine, j'avais pensé me borner à insérer la ba babillarde d'un pauvre fieu, ex-colon d'Aniane, qui a rapporté de son séjour dans cette géhenne, un coup de rasoir sur l'occiput.

Je supposais en avoir assez dit en insérant cette lettre et en y ajoutant quelques ruminades — mais voici qu'il m'arrive la babillarde d'une autre victime, racontant de telles monstruosité que je fais coup double.

Abondance d'horreurs ne nuit pas pour l'indignation !

Cette fois, ce n'est pas d'un bagne de gosses — mais de gosselines — qu'il s'agit : La Fouilleuse.

Je ne découvre rien, d'ailleurs : en 1891, on s'émotionna un tantinet à propos de cet enfer — très peu, les victimes n'étant que des filles du popolo !

Deux des bourreaux femelles passèrent en jugerie — pour la frime comme il convient à de telles chipies !

Les deux chamelles furent condamnées à trois mois de prison, avec la loi Bérenger à la clé.

Les chats fourrés auraient ardemment désiré faire décorer les deux garces — ils ne l'osèrent.

Mais, que je cède le papier à ma correspondante. Les faits qu'elle raconte, sans ruminades, sont plus éloquent que tout.

Mercredi, 6 décembre 1898.

Monsieur Peinard,

On s'occupe en ce moment des maisons de correction et comme j'ai passé sept ans dans un de ces bagnes d'enfants, je puis vous donner quelques renseignements :

J'étais âgée de treize ans quand, mon père, pour vivre plus librement avec ma belle-mère, chercha à se débarrasser de moi. Il ne trouva rien de mieux que de me faire enfermer jusqu'à vingt ans. Il donna pour prétexte que je me sauvais de chez lui et que je faisais la noce... à treize ans !

La police me fit enfermer à la Fouilleuse. Vous en avez sans doute entendu parler car, en 1891, deux surveillantes principales (Rinard et Pugeot) furent condamnés à trois mois de prison, avec la loi Bérenger, pour les *bons soins* qu'elles nous donnaient.

Voici les punitions qu'on nous infligeait, quand on avait ri ou causé pendant les heures de travail ou qu'on n'avait pas rendu assez d'ouvrage pendant la journée.

On nous mettait la camisole de force. C'était une camisole en grosse toile qui se laçait derrière; au bout de chaque manche il y avait une ficelle. On nous faisait croiser les

bras derrière le dos et, à l'aide des ficelles et des coups de genoux dans les coudes on faisait remonter les mains et les bras croisés; quand la camisole était trop grande on mettait des draps dedans pour qu'elle nous serre davantage.

On nous laissait ainsi jusqu'à ce qu'on perde connaissance. Puis, pour nous faire revenir on nous jetait de l'eau à la figure; si cela ne suffisait pas on nous brûlait les genoux avec du suif de chandelle.

Une de mes compagnes, Marie Robert est morte en trois jours de temps, après avoir eu la camisole de force : elle avait le corps tout bleu par les cordes de la camisole.

Comme il n'y avait pas assez de camisoles pour toutes celles qu'on punissait, une surveillante (mère de famille qui est en ce moment concierge d'une école, rue de la G..., Mme A...) aidée de la maîtresse d'ouvrage, Mlle E. G..., nous attachait aux colonnes de l'atelier, jusqu'à ce qu'on perde connaissance, — et elles nous laissaient ainsi jusqu'à ce qu'on demande grâce.

Celles qui étaient trop jeunes ou trop faibles pour endurer cela recevaient la fessée avec des verges. On les faisait étendre par terre, à plat ventre; deux correctionnelles, lèche-cul des femmes, leur tenaient bras et jambes et une troisième frappait à tour de bras.

Une des deux surveillantes, R..., leur donnait le coup de grâce: elle était armée d'une verge et pendant que la patiente se relevait elle frappait dessus et, quelquefois, celle qu'on frappait, avait une grande balafre sur la figure.

La nourriture de celles qui étaient ainsi punies était une soupe à midi et un morceau de pain, le soir, à peu près pour un sou.

Plus tard, les *bonnes mattresses* trouvèrent que c'était de trop : on nous donna la même quantité de pain pour toute la journée.

Pendant deux ans que j'ai passé là dedans je ne peux pas dire que j'ai mangé quatre mois à ma faim. Et beaucoup d'autres sont comme moi.

Après la mort de Marie Robert il y a eu une enquête et on nous changea de personnel. Le nouveau directeur, M. Laburte, établit d'autres punitions; la camisole et la colonne furent supprimées.

Mais, quand une de nous faisait une bêtise quelconque, la surveillante faisait un rapport au directeur, puis, le lendemain matin, on nous conduisait au prétoire. Le directeur nous condamnait à la salle de discipline pendant huit ou quinze jours.

Là, il fallait se promener les mains derrière le dos et, comme on s'aperçut que nous n'étions pas bien fatigués, on nous fit rester à genoux sur la pierre, du matin au soir.

J'ai fait une fois quinze jours de salle de discipline et à genoux tout le temps. On nous donnait un sou de pain le midi et le soir et un morceau de bœuf tous les quatre jours. Celle qui avait parlé pendant ces quatre jours se brossait.

Le soir, pour nous reposer, on nous faisait coucher sans paillasse, ni couverture. Nous étions une vingtaine dans une cellule de trois mètres de côté sur deux mètres, avec la tinette au milieu.

J'espère, monsieur Peinard, que vous prendrez à tâche de saper ces bagnes de fillettes. Cordialement à vous,

L. V.

Ohé, la *Ligue des droits de l'homme et du citoyen*, que dites-vous de ça ?

Peut-être bien que votre ligue ne comprend ni ne s'occupe des gosses et des gosselines ?

Faudrait nous dire ça, foutre !
Qu'on sache à quoi s'en tenir.

M'est avis que, par le temps qui court, une *Ligue pour la démolition des maisons de correction... et autres bagnes* ne serait pas superflue !

L'AGITATION

La dernière crapulerie de la gouvernance, manigancée contre Picquart, a fichu en ébullition et en rogne une tapée de types.

Je le rengaine : des bougres qui ne sortent pas de leur coquille, tant que l'injustice dégouline à gogo sur le pauvre monde,

deviennent des soupes au lait quand c'est un mossieu calé, — tel Picquart, — qui trinque.

Les réunions succèdent aux réunions et il pleut à gogo des protestations.

C'est très bien, nom de dieu !

Mais, ce serait mieux encore si ces protestations ne se limitaient pas à Picquart.

—o—

Samedi, au Grand Orient, il y avait une réunion où ont jaspiné Anatole France, Paul Reclus (qui n'est pas anarcho, lui, ah non !) Buisson, Reinach.

Ce qu'ils ont jacté a été tout plein incolore. — rien à en dire.

Par exemple, ça a changé avec un bon feu, un étudiant, Bernard qui, élargissant le débat, a voulu montrer que l'injustice est l'essence du militarisme.

Il a commencé à raconter l'histoire d'un marlou de la Villette qui, arrivé à la caserne, gagna les bonnes grâces du capiston et devint son ordonnance. Pour ne pas offusquer le gradé il s'était donné comme ouvrier serrurier.

Et comme Bernard ajoute que bravache avec les faibles, lèche-cul avec les gradés, le marlou était, par ses occupations antérieures de souteneur, prédisposé à faire un bon soldat...

Mille dieux, sur cette comparaison, les messieurs du bureau prennent la mouche ! Et comme ils sont de graves partisans de la liberté de la parole, ils coupent illico la chique à Bernard, — comme avec un rasoir !

Heureusement, sur l'estrade, il n'y avait pas, à côté de l'académicien Anatole France, l'aimable mossieu Bergeret, — sûrement le bougre l'aurait trouvé mauvaise.

—o—

Mais, laissons causer les orateurs... nous reviendrons à la réunion quand Pierre Quillard jettera son jus, et apprenons la fin de l'histoire du marlou de Bernard :

Un jour, le capitaine connut les antécédents de son ordonnance : il sut que de son métier le type ne faisait rien, — rien autre que dos-vert.

Le capiston fit la grimace, balança son ordonnance et le prit en grippe.

Une nuit qu'il faisait un frio de loup, un flemmard pissa dans les escaliers.

— Ça ne peut-être que mon cochon de souteneur ! ronchonna le capitaine.

Et le compte du marlou fut vite réglé : on l'expédia à Biribi... où il est encore.

Les mois passèrent, le jour de la classe s'amena et, quand les bidards furent libérés, l'un d'eux, un pétrosquin, alla trouver le capitaine : il s'avoua être le cochon qui avait pissé dans les escaliers....

Conclusion : le marlou qui avait été envoyé à Biribi était innocent.

Le paysan s'excusa de ne pas s'être dénoncé plus tôt, crainte de ramasser....

Le capitaine l'écouta à peine et l'envoya pondre :

— Scrogneugnien, que peuvent me foutre vos balivernes ! C'est pas lui qui a pissé dans les escaliers ? Tant pis... Mais c'est tout comme : il est à Biribi, qu'il y reste !

Le paysan s'éclipsa, ahuri par un tel cynisme, une telle inconscience, un pareil dédain de la simple équité.

Et voilà l'histoire qu'Anatole France et Cie n'ont pas voulu entendre !

—o—

Maintenant, revenons à la réunion, ça devient intéressant : Pierre Quillard tient le crachoir.

Après avoir crossé Félicie, le vieux barbon de Mercier, Cavaignac, etc., il plaque ces birbes et parle des copains qui sont au bagne, victimes des lois scélérates : entre autres, il cite Liard-Courtois et Monod.

Puis, il formule l'espoir que ceux qui ont bataillé en faveur de Dreyfus et de Picquart sauront déployer la même ardeur contre les lois scélérates et leurs victimes.

Reinach opine du bonnet... comme les autres. Tous promettent !

Au lieu de promettre ne serait-il pas mieux de commencer à agir ?

Pourquoi remettre à demain, ou à après-demain ?

Lundi, Sébastien Faure donnait une conférence, au Pré-aux-Clercs, rue du Bac.

La réunion tirait à sa fin et s'était dévidée sans anicroche quand une bande de pantouffards et de bouffe-youpins s'amena, sous la direction de Déroulède, pour faire de la provocation.

La police, bienveillante pour les dérouledards, les laissa passer sans encombre : son turbin se limita à empêcher les bons bougres de sortir de la salle du Pré-aux-Clercs — sauf par petits paquets d'une dizaine.

Cette bonne police pensait probablement que les deux ou trois cents pantouffards auraient facilement raison des bons feux... à condition qu'on les leur serve par brochettes d'une douzaine.

C'était un mauvais calcul !

Les dérouledards ont dû battre en retraite.

Dans le brouhaha, deux coups de revolver sont partis... Qui a tiré ?

N'en doutez pas : c'est un anarcho !

Les provocateurs de Déroulède sont tous des petites saintes nitouches.

Justement, il s'est trouvé là un anarcho, tout désigné pour servir de bouc émissaire : Lucas — qui a déjà une peccadille sur la conscience ; c'est lui qui, en 1888, au Père-Lachaise, exaspéré par l'exhibition de la couronne des boulangers de l'INTRANSIGEANT — insulte aux vaincus de 1871, puisque Boulanger fut un des fusilleurs de la Semaine sanglante — tira un coup de revolver sur les types qui voulaient accrocher au mur cette sa'operie.

Donc, Lucas était tout indiqué pour être le coupable.

Et ça n'a pas raté !

A côté de lui se trouvait une des ordures de la police à Puybaraud — et ce mouchard l'accuse... c'est son métier.

Lucas nie formellement et des bons bougres appuient de leur témoignage sa dénégation.

Mais, contre la dénonciation d'un mouchard, rien ne vaut !

Voici donc une nouvelle victime à l'actif des pantouffards — Lucas !

Et ces animaux se prétendent des types pacifiques !

Le Biribi des Mômes

Fourrière a fait sa petiotte manifestance, à l'Aquarium, au sujet des martyrs d'Aniane.

Autant aurait valu qu'il chatouille la Tour Eiffel !

Ça s'est passé gentiment : la bourrique ministérielle compétente a répondu, selon la formule, qu'on allait enquêter, s'informer... et sévir rigoureusement s'il le faut.

Après ça, il ne restait qu'à aller se rincer la dalle à la buvette.

C'est ce qu'ont fait nos illustres bouffe-galette.

Quant aux gosses d'Aniane, leur sort en sera peut-être amélioré pendant quelques semaines... le temps que l'oubli se fasse. Puis, quand l'opinion publique aura perdu de vue les *maisons de corruption*, les bourreaux pourront repiquer au truc.

Il en sera de l'intervention gouvernementale ce qu'il en a déjà été : les barbaries de Porquerolles, dévoilées il y a plus de dix ans, n'ont pas évité les monstruosité d'Aniane.

Que faire donc ?

Je l'ai indiqué dans le dernier numéro : opérer soi-même !

Le jour où les bourreaux se trouveront nez à nez avec des bons bougres décidés à leur astiquer le croupion ils mettront un bouchon à leur vacherie.

Y a que ça de vrai, nom de dieu!

—o—

Tout ce qu'a dit d'Axa dans sa FEUILLE est exact — c'est même au-dessous de la vérité.

Un pauvre fleu, qui a eu la déveine de passer plusieurs années dans l'enfer d'Aniane, et dont Zo d'Axa a parlé, m'envoie la babillarde suivante:

Saint-Denis, 4 décembre.

Père Peinard,

D'après ce que j'ai lu sur les journaux, il se fait une campagne contre les maisons de correction.

Malgré que les mectons du gouvernement nient les choses, elles sont absolument vraies; j'en puis causer savamment, j'y suis passé et je te prie de croire que j'en ai sur le cœur.

Je me rappelle toutes les souffrances que j'ai endurées à Aniane et qu'endurent encore une foule d'autres.

Jete citerai un fait qui m'est personnel: m'étant fait la fuite un beau jour, parce que j'en avais soupé, j'eus le déveine de me faire ragripper.

Oh, ce que j'ai pris pour mon rhume!

Passage à tabac en règle, privation de croûte et — ce qui dépasse! — on me fit conduire devant le perruquier de la turne qui, comme c'est la mode, me rasa les tiffes de tout un côté de la caboche. Comme cette brute me faisait souffrir et que je me plaignais, un gaffe prit la boîte à rasoirs et s'amusa à me cogner sous le menton; ça eut pour résultat de me faire une sacrée entaille sur la tête.

Ensuite, on m'affubla du costume traditionnel aux évadés repincés: un grimant et une veste de deux couleurs et il me fallut, quand même, aller turbiner.

C'est kif kif qu'à Biribi! La crapaudine, le baillon, la cellote, tout ce fourbi est mis en œuvre « pour mater les natures rebelles » — disent les charognes.

Bien entendu, cela ne transpire pas au dehors... ou si peu! Les pétroquins des environs savent bien tout, mais ils sont tellement farcis de préjugés qu'ils laissent faire et n'osent rien dire.

Quand donc verrons-nous la fin de toutes ces saloperies?

C'est peut-être pas tout de suite, car les charognards de la gouvernance se tamponnent le coquillard de l'interpellation du député Fournière. Après, comme avant l'interpellation, on continuera d'y souffrir: les pauvres mêmes recevront plus de coups de trique que de quignons de pain.

Les gaffes en seront quittes pour agir d'une façon plus roublarde et, n'entendant plus rien, les journaliers ronchonners se déclareront satisfaits — et tout sera dit!

Espérons pourtant que tous ne se laisseront pas endormir et qu'il se trouvera des écrivains indépendants pour rester à l'œil — ceux-là pourront se rendre compte que rien ne changera à Aniane.

Je te la serre,

Un ancien colon d'Aniane.

Hein, les bons bougres, est-elle assez barbare cette amusette de gardien cognant sous le menton du souffre-douleur, tandis que le merlan lui rasait la tête?

Et dire que la racaille qui nous gouverne a le culot de convier, ce qu'on appelle en argot de la haute « les nations civilisées » à venir reluquer et admirer un échantillon de notre état social à la grande kermesse de 1900.

Il y aura là une section pénitentiaire et correctionnelle: on étalera des plans de maisons centrales, on exhibera les travaux des prisonniers.

Sortira-t-on aussi les camisoles de force, les clés transformées en casses-têtes, les cellules humides et obscures?

Les visiteurs seront-ils passés à tabac par les gaffes, afin qu'ils savourent un avant-goût des bienfaits que notre régime réserve aux déshérités?

Ah, nom de dieu, si les types qui viendront baguenauder à l'Exposition avaient le nez assez creux pour ne pas se laisser illusionner par le

lardage et le maquillage de la façade, — s'ils savaient voir les « dessous », ils foutraient le camp écoeurés.

Mais revenons à Aniane: comme le raconte le pauvre gas dont les bons bougres ont lu la lettre les paysans savent tout ce qui s'y passe, mais leurs préjugés les empêchent d'y mettre le hola.

Cré tonnerre, voilà le malheur! Et ce n'est fichtre pas particulier aux paysans d'Aniane. Il en est en tout pareil: la nonchalance, la gno-lerie, le manque de jugeotte et de nerf de la part du populo laissent le champ libre aux bandits de la haute et à leurs larbins.

On n'ose jamais intervenir; pour se dispenser d'agir on serine: « Ça regarde la gouvernance! »

Eh non, bougres de couillons, ça ne regarde pas la gouvernance, puisque ce sont ses employés qui commettent les crimes; si elle ne les provoque pas, elle les tolère, — ça entre dans ses moyens de mater le populo.

C'est donc à nous de nous dresser contre la gouvernance, contre ses agents, contre ses gardes-chiourmes.

Et, mille marmites, si on s'habitue à ça, cela prendrait vite une autre tournure!

Ainsi, pensez-vous qu'il y aurait eu besoin que Fournière grimpe au dégueuloir de l'Aquarium pour clamer contre les crimes d'Aniane, si, un de ces derniers matins, on avait appris que les paysans des alentours avaient marché sur le bagne, avaient foutu la fessée aux gardiens, avaient délivré les pauvres fleux encellulés et avaient donné à boulotter à tous?

Je crois qu'en pareil cas l'interpellation de Fournière aurait été autant de saison que ses cheveux sur de la soupe.



VICTOIRE D'ÉPICEMARS

Les épïcemars ont du vent dans les voiles! S'ils tiennent coup et ne se laissent pas engluier aux sucres d'orge que leur offrent les singes, ils l'ont belle, nom de dieu.

Déjà les patrons serrent les fesses et commencent à caner.

Chez Potin, le bagne modèle, depuis quelques jours il y a une vague amélioration: les magasins ferment toujours à la même heure, mais on fait veiller les commis une demi-heure en moins chaque soir, — au lieu de sortir à onze heures, on sort à dix heures et demie.

« Père Peinard, c'est à ta chouette tartine qu'on doit ça!... » me rengainent de bons fleux.

— Hé non, les fistons, ce n'est pas à bibi qu'est due cette maigre réforme. Sachez ceci: j'aurais pu gueuler jusqu'à plus soif contre l'exploitation que vous subissez, — j'aurais même pu chatouiller, à grands coups de tire-pied, le croupion de votre crampon (mossieu Leleu) que ça n'aurait fait ni chaud ni froid. A preuve, c'est qu'il m'est déjà arrivé de ronchonner contre l'exploitation que vous endurez, — il y a de ça douze ou quinze mois....

Peut-être n'en avez-vous rien su? Et mossieu Leleu n'en a pas su plus que vous....

Pour quoi, ce que j'ai dégoisé à l'époque n'a-t-il pas eu de portée?

Parce que vous étiez inertes à ce moment-là! Parce que vous pensiez à tout autre chose qu'à culbuter vos singes!

Peut-être aviez-vous amourettes, courses de canassons, manille aux enchères, théâtre, concert ou autres fariboles en tête... Peut-être même étiez-vous tellement vanés par l'écrasant turbin de votre métier que vous ne sortiez du bagne que pour vous fiche au pieu et roupiller à poings fermés, sans réfléchir!...

Eh donc, ce que je jacassais ne vous faisait pas vibrer, et ne foutait pas votre directeur en rogne!

Aujourd'hui, c'est une autre paire de manches.

Vous êtes tout feu tout flammes.

Ce que je jaspine vous va au cœur et, faute de bien débrouiller les causes et les effets, vous

attribuez à mon intervention un résultat qui n'est du qu'à votre poigne.

Si les exploiters de la maison Potin vous lâchent une demi-heure plutôt, c'est qu'ils ont la trouille.

Dam, à vous voir si emballés ils craignent que ça aille loin. Et alors, en se faisant peloteurs et mielleux ils espèrent vous embobiner.

A vous d'ouvrir l'œil, nom de dieu! Si vous avez le malheur de vous laisser empaumer à cette pâte de guimauve, vous êtes fricassés.

Actuellement, tous les atouts sont dans vos mains, il ne s'agit que d'avoir du biceps!

Mais; si vous manquez de résolution, si vous flanchez, si vous séparez votre cause de celle des commis des autres boîtes, sous prétexte que Potin a déjà fait des concessions; si vous vous contentez de quelques couillonnades, vaguement réformatrices..., vous paierez cher votre reculade.

Une fois le danger passé, les patrons vous serreront la vis, pis que jamais!

Alors, l'envie vous viendra de ruer dans le brancard.

Il ne sera plus temps!

La désunion, la méfiance, de sacrées zizanies (tout cela fomenté en sous-main par vos exploiters) vous empêchera d'engrener un nouveau mouvement.

Demandez aux vieux copains du métier, ils vous diront: « Si, à telle époque, nous avions eu l'audace, de la décision et de l'entente, les patrons étaient cuits.... »

Que les fiascos du passé vous servent de leçon: ne tournez pas autour du pot.... Agissez, foutre! C'est l'instant, c'est le moment!

—o—

Ceci dit, que je tienne ma promesse: causons des épïcemars de Londres.

Et d'abord, une chose: les patrons anglais sont de moins foutues bêtes que les patrons français, — ce qui ne veut pas dire qu'ils soient plus généreux... La peau! Ils sont aussi exploiters et écorcheurs que quiconque; seulement ils aiment à gagner beaucoup avec peu de tintouin.

Cet état d'esprit les dispose à accepter des diminutions d'heures de travail — à condition d'être parés contre la concurrence.

Evidemment, la base de la société ne se trouve pas modifiée par de pareils arrangements, — pas moins, un employé aimera toujours mieux être dans une boîte où il a sa soirée que dans un bagne où on ne le lâche qu'à dix ou onze heures.

A Londres, les magasins ouvrent tard, ferment tôt... et personne ne s'en plaint! Ni consommateurs, ni employés, ni patrons.

Le matin, avant neuf heures, il n'y a presque rien d'ouvert.

Inutile de dire que le dimanche tout est bouclé. Et on vit quand même! On ne se passe pas de bouffer pour cela: les ménagères sont averties, aussi, le samedi, elles font leurs provisions en conséquence.

Il y a même plus épatant: une ou deux fois par an il y a ce qu'on appelle la fête des banques (Bank Holiday); à cette occasion les magasins ferment trois jours d'affilée. Oui, trois jours! Le samedi, le dimanche et le lundi. C'est donc le vendredi soir que les ménagères vont au marché et elles s'approvisionnent pour la moitié de la semaine.

Ça va sembler bizarre aux parisiennes, ce n'est pourtant qu'affaire d'habitude!

—o—

Avant 1893, les prolos de l'alimentation travaillaient du lundi au samedi soir, sans répit. A cette époque ils se firent la réflexion que les prolos des usines ayant l'après-midi du samedi de libre — les bagnes industriels ferment tous à une heure au plus tard — il était logique qu'en compensation, les employés de magasin aient une après-midi de liberté par semaine... un jour quelconque.

Les bons bougres se mirent donc en campagne pour obtenir la fermeture des magasins une après-midi par semaine.

Les gas ne songèrent pas un instant à s'adresser aux députés pour se faire fabriquer une loi: ils agirent carrément et s'alignèrent pour faire caner les patrons.

Ce fut très simple! Ils prévinrent les patrons de leur dada et les moins idiots parmi les exploiters acquiescèrent à condition que leurs concurrents fermeraient aussi.

— Ils fermeront, répondirent les gas; s'ils ne veulent pas fermer de bon gré, on les fermera! Londres n'est pas une ville compacte comme Paris: c'est une agglomération de petites villes et de villages — devenus des quartiers de la

grand'ville — tout en conservant une certaine autonomie ; chaque quartier a sa « rue du Marché » où se concentre l'activité.

Pour l'opération que guignaient les employés il s'agissait donc de faire caner les singes, par quartier.

Dans ce but, la première tactique fut d'aligner un petit boycottage : par affiches et par des prospectus distribués en foultitude, les rouspéteurs firent assavoir au populo que, désormais, il ne fallait plus s'approvisionner chez tels et tels qui refusaient la fermeture de l'après-midi demandée.

Quand ils virent la clientèle se faire rare dans leurs boîtes, les singes récalcitrants mirent les pouces et, sur leurs boutiques, affichèrent la pancarte : « Fermé l'après-midi de tel jour, à telle heure. »

Quelques entêtés jean-foutre résistèrent, ne voulant pas qu'il soit dit qu'ils avaient cané devant leurs employés.

Alors, contre ceux-là, la lutte devint ardente ! Les bons bougres ne s'en tirent plus au simple boycottage : ils foutirent carrément les pieds dans le plat... ou mieux, dans les étalages.

Des fois, les gas essayaient de moyens anciens : un bon fleu, à la langue bien pendue, poussait un petit discours aux clientes, leur faisant honte de ne pas tenir compte du boycottage.

Ca, c'était le hors d'œuvre !

Au bon moment, une tapée de rouspéteurs s'amenèrent dar-dar et sans dire « ouf » ils chahutaient les étalages avec un galbe épatant.

La police veillait bien, mais comme les grévistes n'étaient pas assez truffés pour la prévenir de la boîte qui allait passer au grabuge, elle radinait après le chahut.

Un jour, un grand marchand de jambons vit sa boutique envahie, et les grévistes attrapèrent jambons, saucisses et cervelas, et ils balancèrent le tout dans la rue, en pleine boue.

Mais, la plus rigouillarde binaise fut la suivante : les épïcemars ont de grands étalages d'œufs qui partent presque tous du ras du sol et vont en s'élevant, en biais. A l'un de ces mufles qui avait un millier d'œufs à son étalage, arriva l'anicroche en question : un matin, un bon bougre, frimant d'être plein comme une barrique, naviguait dans la rue ; il arriva devant l'épïcemar juste à point pour se butter dans un copain qui venait en sens inverse, portant sur sa tête un panier d'œufs pourris.

Le soulaud glisse, s'affale dans les guibolles du porteur d'œufs et celui-ci, très à propos et très naturellement, culbute son panier d'œufs pourris au beau mitan de l'étalage de l'épïcemar.

Mince d'omelette !
Et mince de pauteur aussi !
Et tout le monde de s'exclamer : « Les œufs de l'épïcemar sont pourris ! »

Ca fit au mec une foutue réclame, je vous le garantis.

— 0 —

C'est par des binaises de ce calibre que les épïcemars de Londres décrochèrent, en 1893, la fermeture des boîtes, une après-midi par semaine. Quand les patrons récalcitrants virent les gas opérer si énergiquement, ils ne barguignèrent pas : ils s'avouèrent vaincus.

Ce que c'est que d'avoir du nerf et de l'initiative !

A Coups de tranchet

Toujours les secrets... des polichinelles de l'armée.

A Tarbes on a distribué à des troubades un catéchisme sur le maniement d'un nouveau canon de 75 millimètres.

Une de ces théories est perdue.
Y a de l'émotion dans la gradaille, — émotion bien mal placée, nom de dieu !

La police s'est mise en campagne pour retrouver ce sacré catéchisme et elle farfouille dans les égouts et les chiottes. Pour une fois elle a du flair ! Ce sont les seuls endroits où les « théories » soient bien à leur place.

×

Excellent aveu ! — Le badingueusard Cassagnac vient de faire une déclaration qui va faire rire jaune ceux qui coupent encore dans le mot « république » ; il a déclaré que l'étiquette ne signifiait pas grand chose...

« Plus j'avance dans la vie, a-t-il dégoisé, plus

« je constate que la forme du gouvernement est une question relativement secondaire. C'est le fond qui constitue le gouvernement. »

Parfaitement, c'est le fond qui est tout ! Eh, cré pétard, le fond actuel est le même que le fond impérialiste ou royaliste... aussi, un de ces quatre matins, Cassagnac va s'éveiller plus républicain que Félicque ou Clémenceau.

×

Fête de pestailles. — Dimanche, la Tour pointue était en grande soulographie : il s'agissait de nommer l'hippopotame Dupuy sergot honoraire.

Quand on a eu soiflé ferme on a collé au pion-inquisiteur la médaille d'or de roussin de premier calibre.

Puis, on a bu une tournée !
Ensuite, Dupuy s'est déclaré satisfait de faire officiellement partie de la boîte et, en guise de remerciements, il a décoré de l'aubergine le policier Barbaste.

Puis, on a rebu une tournée !
Tout le monde n'est pas tenu de connaître le roussin Barbaste. Voici ce que Goron, dans ses MÉMOIRES, dit de ce bandit :

« Barbaste avait une spécialité, celle de faire avouer les coupables. Ses camarades qui le jaloussaient un peu l'appelaient le tortionnaire. »

Et c'est ce tortionnaire que Dupuy décore — il a du flair le pion-inquisiteur !



Pas en retard pour sa maudite besogne, l'animal de percepteur ! Il nous avait, dans la semaine, envoyé du papier — du papier qui, comme torché-cul, ferait la pige aux trente-six systèmes qu'essaya Gargantua avant de s'arrêter à l'poison bien duveté qui lui procurait au fondement une volupté si mirifique — c'était le montant des prestations, un sacré succédané des corvées du bon vieux temps, pour l'an de grâce 1899.

Riche occasion, nom de dieu, de grommeler après le birbe, de dauber sur son échine ; aussi ne s'en priva-t-on pas. Les murs de la cahute de Falourd, où nous étions rassemblés, entendirent, ce soir-là, une litanie de débinages qui n'étaient pas dans une musette.

Partie sur ce pied, notre causette roula sur l'impôt ; après avoir engueulé le voleur, on passa à la volerie.

Falourd, l'enragé votard, qui trop souvent ne jure que par son andouille de député, nous bassina d'abord de l'impôt sur le revenu système Doumer : « Voilà, disait-il, la panacée pour faire carmer les galettards et soulager le pauvre monde. Qu'on établisse cet impôt et les jean-foutre n'auront qu'à se bien tenir. »

— Crois ça, gordiflot de Falourd, et bois du sirop de grenouille !

Quand Falourd, sans nous convaincre, se fut égosillé, les gas présents me prièrent de jacter à mon tour, ot de dire mon sentiment sur la saleté qu'est l'impôt.

Me voici donc, tenant la crachoir, sans flafas, ni magnés, du reste.

Je jaspine à la bonne franquette, le cul sur la chaise et les pieds au feu.

Qu'après les bons fleux de Bramepan, de Terrefort et de Janticot qui m'écouterent, les fistons qui me lisent dégustent mon dégoisage :

« Si quelqu'un d'entre vous connaissait le saligaud qui, le premier, a fichu la mode d'apporter son pognon aux caisses de la gouvernance, il est plus que sûr que l'ostrogoth recevrait une friction pas piquée des vers. Mais vous ne pouvez le connaître pour la raison bien simple que la mode est vieille et que celui qui l'a établie ne souffre plus du mal aux dents, depuis belle lurette. Il ne vous reste donc, — comme fiche ou plutôt comme fichue consolation, — qu'à maltraiter sa putain de mémoire. Vous n'y manquez pas, foutre, et elle écoppe d'autant de glaviots et d'anathèmes qu'en décocha un jour Jean-Jacques au type-hypothétique qui, plantant le premier

pieu et creusant le premier fossé, osa dire : « Ceci est à moi ! » et fonda la propriété individuelle.

Glaviots et anathèmes qui, à mon avis, s'abatent sur la même gueule. Il y a là, comme dans les mystères des ratichons, une trinité dans la même peau. Propriété ! Autorité ! Impôt ! ont une commune origine. Leur genèse se trouve dans l'irruption de bandes pillardes sur le territoire fertile d'une tribu agricole. Les vaincus dépouillés, réduits à l'esclavage doivent substantier les vainqueurs, les maintenir dans l'oïveté. Ceux-ci imposent aux premiers non seulement les deux besognes, le respect du chapardage accompli dont le résultat s'appela « propriété », mais encore les frais de la casse. Le brigand n'est pas seulement devenu gendarme selon l'expression de Renan, il est aussi percepteur.

Reluquons en arrière, fouillons le passé, reluquons jusque dans la nuit des premiers âges et l'impôt nous apparaît la dégoûtation qu'il est resté malgré toutes les fictions hypocrites dont on le voile : l'exploitation des vaincus par les vainqueurs, la tonte des peuples-troupeaux par les pasteurs dirigeants.

C'est d'abord la razzia dont les populos antiques durent pâtir autant que les arabis de l'Algérie moderne. Puis vient le tribut qu'on casque aux conquérants — avec les grandes monarchies égyptiennes, assyriennes, perses, le bon plaisir du despote et l'arbitraire de ses satrapes sont la seule loi. Les exactions des tyrannaux de province remplacent avantageusement les méfaits de l'oligarchie des chefs de bandes.

La théorie de ces monstres est claire autant que crachée crument : « Tout appartient au potentat ! »

« Vous et vos terres êtes la propriété du Pharaon ! » dit au populo d'Egypte ce nigaudin de Joseph — le Joseph de Mme Putiphar. Un autre youpin antique, Samuel, espèce de Monk sémite qui, chez le sacré peuple de Dieu instaura la monarchie, faisant un jour sa mijaurée devant les grenouilles qui, à cors et à cris, lui demandèrent un roi, s'exclame : « Le roi prendra vos fils et vos filles... il lèvera la dime sur vos blés et vos vignes et en donnera le produit à ses courtisans... Vous serez ses esclaves. »

Même turelure dans les démocraties grecques. Les Spartiates, que de mauvais plaisants d'historiens, ont voulu nous faire passer pour des communistes, se déchargent de tous les soucis matériels de l'existence sur des malheureux esclaves connus sous le nom d'ilôtes.

A Rome, les peuples vaincus pourvoient à l'entretien de la pourriture impériale. Les proconsuls romains pillent, égorgent, razzient à rendre des points aux vieux satrapes des vieux despotismes orientaux ou aux sabreurs coloniaux de notre civilisation moderne.

— 0 —

L'empire des Césars n'est plus ! Il s'est abîmé dans la putréfaction et a croulé sous les pichettes des barbares du Nord. Le colosse git par terre, émietté, foutu en capitade.

La plèbe avec Catilina... les esclaves avec Spartacus... le prolétariat chrétien ont été impuissants pour la grande lessive.

Place aux Goths ! aux Francs ! aux Burgondes !

Mais déjà ces monstres dévastateurs délaissent le pillage et le partage du butin : grâce aux prêtres chrétiens qui les mettent à la coule de l'exploitation, à condition de faire « part à deux » ils s'entendent à faire suer l'impôt et à équilibrer les budgets autant que les Say, les Ribot, les Peytral et autres ministres des finances de notre garce d'époque.

Permettez qu'à ce propos je tire de ma poche copie d'une charte de Dagobert, le roi à la culotte célèbre — extraite d'un vieux bouquin et énumérant une tapée de trucs et de moyens employés par la gouvernance mérovingienne pour filouter le pognon des parigots de jadis.

D'abord le droit de navigation — *navigios* — le droit de débarquement au port, — *portaticos*, — le droit de péage au-dessus et au-dessous des ponts, — *pontaticos*, — le droit d'amarrer au rivage, — *rivaticos*, — le droit d'entretien pour les routes, — *rotaticos*, — les droits d'entrepôt pour les caves, de timon pour les voituriers, de charge pour les bêtes de somme, d'affiche et de criée pour les marchandises, de mouvement et d'entrée pour les vins....

J'en passe de ces taxes diverses qui, pour ne plus être baptisés d'un fastidieux latin de cuisine, ne s'en sont pas moins perpétués jusqu'à nous.

Il en est une pourtant que je veux citer, et elle mérite de l'être, viédaze : c'est la taxe dénommée *pulcraticos*, — droit sur tout objet dont

le transport est de nature à soulever la poussière des chemins... Et ça devait rapporter ferme par des étés de sécheresse, kif-kif le dernier passé !

Voilà une couillonnade peu banale : faire payer le droit de faire de la poussière !

Aussi, ça dure autant que les impositions, — comme dit le proverbe.

Au dix-huitième siècle les moutons du Dauphiné doivent payer le droit de pulvérisation pour les troupeaux de moutons qui passent sur les routes.

Et les moutons de Panurge casquent, casquent à tire-larigot ! N'est-ce pas parce qu'ils font de la poussière que les bicyclistes paient pour leur bécanne ?

—o—

Je viens de parler de l'impôt féodal du pulvérisation je vais, à la queue leu-leu, vous énumérer la plupart des droits que nos pauvres bougres de paternels servaient aux charognes seigneuriales.

Car, en plus de la taille, des vingtièmes, de la capitation, — l'équivalent de nos contributions directes, — des aides, des traites, de la gabelle qui sont nos droits de régie, de douane et notre impôt sur le sel ; en plus de ces impôts que l'on payait au roi, on en crachait une sacrée kyrielle d'autres, aux curés et aux seigneurs.

Primo, la dime, — prélèvement en nature sur les diverses récoltes, — au profit des moines, des curés et même des nobles laïques.

Le droit de poursoin ou de sauvement payés au seigneur pour sa protection générale, ou pour une autre protection, — la protection militaire, — le type perçoit en plus le droit de guet ou de garde.

Citons encore l'afforage exigible de ceux qui vendent des boissons en gros ou en détail, le fouage, droit perçu pour chaque feu, le rachat ou relief, droit perçu sur les héritages collatéraux et équivalent à une année de revenus, le droit de cens, payé par le tenancier roturier au seigneur, le droit d'acapte ou plait-à-merci (ne vous gênez pas salauds !) soit une année de fruits, payables aussi bien au décès du seigneur qu'au décès du paysan.

Ne croyez pas que j'ai fini d'égrener le cha-pelet !

Le seigneur, ogre goulé de galette, pose son grappin sur tout. On lui paie les péages sur les ponts, les chemins, les bacs, les bateaux, on lui paie les corvées, le champard, droit de cultiver, les lods et ventes, le quint et le requint sur les mutations de propriétés, le droit de pigeonner, de four, de pressoir, de moulin banal. Sous la halle on lui paie un droit de placage. Quelle interminable chierie, nom de dieu !

Oui, foutre, les bandits féodaux avaient les pattes bougrement croches ! Aussi nos bons fieux d'ancêtres empoignaient maintes fois les fourches et emmanchaient les faux à l'envers.

C'étaient les « Jacques » pécaire ! Des révoltes toujours battues mais se renouvelant sans cesse, s'éclairant de la torche et bravant la potence.

On a dit que tout le monde a plus d'esprit que Voltaire, ce type du dix-huitième siècle qui, malgré qu'il ait cogné sur la calotte à bras raccourci n'en détestait pas moins le peuple à l'égal de Loyola.

Voltaire légitimait l'impôt comme un autre savant de l'ancienne Grèce, Aristote, avait légitimé l'esclavage, comme les économistes de nos jours légitiment le salariat.

« Je trouve les impôts très justes, quoique très lourds, écrivait-il en 1763, parce que dans tout pays, excepté celui des chimères, un Etat ne peut payer ses dettes qu'avec de l'argent. »

Le populo, lui, entendait d'une autre oreille : les paysans ne se payaient pas de cette monnaie de singe. Encore quelques années et les petits-fils des Bagaudes, des Pastoureaux, des Coitrets, des paysans allemands vont dire « zut » aux récolteurs de dîmes ; ils vont pendre le seigneur, brûler le donjon, jeter bas la royauté et l'ancien régime.

Non possumus ! gueulent-ils aux bandits féodaux, aux gens de robe, aux agents du roi : « Nous ne voulons rien savoir ! »

Le point initial des Jacques du siècle dernier qui mirent un terme à l'ancien régime fut le refus de l'impôt.

Mais, vois-tu Falourd j'ai la gorge sèche !... A boire, foutre !...

Et, vous autres, les fistons du père Peinard, au prochain numéro.

LE PÈRE BARBASSOU.

AU HASARD DE LA FOURCHETTE

Qu'en ce monde on brille ou végète
— La réussite ou le chambard —
Comme la dèche ou la galette
Est un pur effet du hasard !
Alors, pourquoi faire sa tête ?
Puisqu'en tirant son numéro,
Qu'on sorte bredouille ou Gros Lot,
C'est au hasard de la fourchette !

Toi, qui naquis dans la noblesse
Et qui te crois de sang divin,
Tu devrais méditer, sans cesse,
Qu'on peut naître fils de biffin.
Allons donc, ne fais pas ta tête !
Quoiqu'en tirant ton numéro
Tu aies décroché le Gros Lot.
C'est au hasard de la fourchette !

Bourgeois, posant pour l'honnête homme
Roulé dans ton castan d'honneur
N'as-tu jamais pensé qu'en somme
Tu pouvais bien naître veleur ?
Allons donc, ne fais pas ta tête !
Quoiqu'en tirant ton numéro
Tu aies décroché le Gros Lot.
C'est au hasard de la fourchette !

Honnête dame mijaurée
Qui nous la fais à la vertu
Si tu tombais dans la purée
N'irais-tu pas montrer ton... nez ?
Allons donc, ne fais pas ta tête !
Quoiqu'en tirant ton numéro
Tu aies décroché le Gros Lot.
C'est au hasard de la fourchette !

Horizontale entretenue
Toi qui pètes dans le satin,
Tu pourrais bien, pauvre morue,
N'être que marmite à Rouquin !
Allons donc, ne fais pas ta tête !
Quoiqu'en tirant ton numéro
Tu aies décroché le Gros Lot.
C'est au hasard de la fourchette !

Soldat décrochant les hauts grades
Que les balles ont épargné
As-tu compté les camarades
Qui sont restés dans le fossé ?
Allons donc, ne fais pas ta tête !
Quoiqu'en tirant ton numéro
Tu aies décroché le Gros Lot.
C'est au hasard de la fourchette !

Chat-fourré condamnant le hère,
Qui grincha pour avoir du pain,
Dis-nous ce que tu saurais faire
Si tes boyaux chantaient la faim ?
Allons donc, ne fais pas ta tête !
Quoiqu'en tirant ton numéro
Tu aies décroché le Gros Lot.
C'est au hasard de la fourchette !

ENVOI

Si l'on répond à ma Complainte
« Qu'on radine par le turbin ! »
Eh ben ! et celui qui s'esquinte
Pour n'arriver jamais à rien ?
— Ferme ton goulot, vieille bête
Puisqu'en tirant son numéro,
Qu'on sorte bredouille ou Gros Lot
C'est au hasard de la fourchette !

FRANCIS YRALTS.

Tuyaux Corporatifs

Chez les épïcemars. — Y en avait des épïcemars, jeudi dernier, à la Bourse du Travail : quelque chose comme 6.000 !

Et, ce qui était chouette, pas un « élu », — c'est bon signe. De plus en plus cette maudite politique qui a foutu tant de discorde dans le populo est éliminée des corporations.

Un épïcier, Doublied, a chouettelement jeté son

jus. Il explique que ses copains ne sont pas aussi retardataires qu'on le suppose : chaque fois qu'il y a eu de l'agitation dans l'alimentation l'initiative est venue des épïciers. Puis, il réplique aux jean-fesse de la haute qui parlent de relever le moral de la classe ouvrière, qu'en fait de « moral » c'est celui des patrons qu'il faudrait relever.

Un autre gas, Defay, explique comment les gas de l'épïcerie espèrent arriver à la suppression des bureaux de placement : on va s'entendre et, un beau jour, nous dirons aux patrons « Nous ne voulons plus aller chez les placeurs, « si vous avez besoin de commis vous viendrez « nous pêcher à la Bourse du travail. »

Bonne binaise, nom de dieu ! Si ces couillons de garçons de café qui, depuis dix ans et le pouce, mendigotent la suppression des bureaux de placement aux pouvoirs publics avaient opéré de même, au lieu de tableur sur l'intervention miraculeuse de l'Etat, il y a belle lurette que les placeurs seraient aux chiottes.

Outre les gas de la corporation d'autres bons fieux ont parlé ; entre autres, Beausoleil dit qu'il faut foutre carrément les pieds dans le plat ; Briat explique que les épïciers seraient maladroits s'ils se déclaraient satisfaits avec quelques bricoles, ils doivent continuer la lutte pour l'émancipation sociale et intégrale ; Pelloutier insiste sur la nécessité de faire ses affaires soi-même, sans compter sur l'Etat, ni sur les politiciens.

Puis, après avoir décidé d'envoyer aux patrons le formulaire de quelques maigres réformes qu'ils exigent illico, les épïcemars se donnent rendez-vous pour le 22 décembre.

Et foutre si, à cette date, les singes n'ont pas mis les pouces ils n'auront pas à attendre la Saint-Sylvestre pour palper leurs étrennes !

Les vendeurs de ripatons. — Les épïcemars ne sont pas les seuls employés des magasins à faire de la rouspétance : les vendeurs de la chaussure s'agitent un tantinet.

Oh, pas fort, nom de dieu !

Eux non plus ne sont pas des avale-tout-cru : une mince limitation de leur esclavage... et pas plus !

N'importe ! Mieux vaut les voir se grouiller pour peu de chose que se laisser écorcher vifs par les patrons.

HORREURS MILITAIRES

Caporal giflé par un adjudant

Chaque fois qu'en Allemagne une brute gaulonnée s'offre des voies de fait sur un inférieur, il y a un sacré concert de gueuleries dans les quotidiens français.

Nos baveux pantoufflards clabaudent alors contre la férocité allemande et, en comparaison, ils exaltent l'urbanité de la gradaille française.

C'est du toupet, nom de dieu !

C'est toujours la sempiternelle histoire de la paille et de la poutre : les pantoufflards ont fine vue quand il s'agit de reluquer les saloperies allemandes et, s'il est question de z'yeuter dans les casernes françaises, ils ont les lucarnes farcies de bouze de vache.

Certes, le militarisme allemand est dégueulasse, — je n'en disconviens foutre pas !

Seulement, comme le militarisme français est un bâtard du système alboche, il doit y avoir de la ressemblance.

A certains points de vue, même, le militarisme français est pire que l'allemand : là-bas, on est quittes avec deux ans de service, tandis que, chez nous, nos fistons doivent s'envoyer trois ans, — sans compter que le fourbi des 28 et des 13 jours est bougrement plus cramponnant ici que là-bas.

Ce que j'en dis est pour conclure que, si nos chieurs d'encre voulaient se donner la peine de regarder, chez nous, des tapées de motifs d'indignation.

A ce propos, voici la babillarde que je reçois

d'un bleu. Le bon feu raconte la brutalité dont il a été témoin : un caporal giflé par un adjudant.

Je cède le crachoir au gas :

Bien avant mon départ, je savais jusqu'où pouvait aller la sauvagerie militaire. Aussi je n'ai pas été étonné d'être le spectateur de la brutalité que je vous signale :

Un adjudant du 55^e régiment d'infanterie, à Aix, appelé G... nous faisait des remontrances en nous expliquant que nous ferions bien mieux de nous rassembler et de nous divertir dans la salle des réunions, plutôt que d'aller nous balader en ville.

Lorsque l'adjudant eut terminé sa postiche, le caporal S... voulut prendre la parole. Sur ce, l'adjudant ne se borna pas à le réprimander : il lui cloua le bec en lui adminisrant un soufflet bien appliqué.

Je crus que la victime allait se retourner sur son agresseur. Il n'en fut rien ! Le caporal répondit simplement :

— Vous m'avez fait mal !

Et les choses en sont restées là : aucune plainte n'a été portée au capitaine.

L'adjudant trouve sans doute que la discipline n'est pas assez dure par elle-même, aussi l'accentue-t-il par des coups distribués en public.

Que cet illustre adjuvache continue ! Il se trouvera bien, un jour ou l'autre, un homme qui lui rendra la monnaie de sa pièce.

Sans me flatter, je crois bien que si j'avais été frappé par lui — comme il a frappé le cabot S... — ça ne se serait pas passé si simplement !

UN BLEU RÉFORMÉ.

Supposez, les bons bougres, que le contraire soit arrivé :

Que le cabot ait mornifié l'adjuvache, pensez-vous que l'affaire en serait restée là ?

Je t'en fous ! Plainte eut été portée contre le cabot pour « voies de fait envers un supérieur » et le pauvre bougre serait maintenant en train de moisir en cellule, en attendant le tourniquet et la condamnation à mort.

C'est que, mille polochons, les galonnards ne barguignent pas quand on manque de respect à leurs chamarrures.

Par contre, ils ne se gênent pas pour tarabuster les inférieurs, — sans risques aucuns !

Cette différence de traitement — pour un fait identique : bagatelle quand la mornifie tombe sur le gniaas d'un inférieur et crime valant la mort quand la hure d'un supérieur est éraflée, — cette différence de traitement suffit à caractériser le militarisme.

Babillarde Dieppoise

L'angliche Cromwell, pensant que le parlement donnait l'exemple de la pourriture sociale, se rendit dans la salle des séances, accompagné de ses partisans ; il fit défiler devant lui tous les honorables et, au passage, ajouta un qualificatif à leur nom.

— Toi, Tartempion, tu es un voleur !... Toi, un tel, tu es un ivrogne !... Toi, un débauché !... Toi un parjure !... Toi, un assassin !...

Quand tous les bouffe galette eurent défilé, il ferma la porte et mit la clé dans sa poche.

Cela était bien — ce que fit Cromwell ensuite fut mal : il se mit à la place du Parlement, il se fit despote sous le nom jésuitique de *Protecteur*.

Quoi qu'il en soit, ces nom de-dieu d'anglais sont bougrement pratiques, ils tiennent la tête dans la marche vers le progrès : cela se passait plus d'un siècle avant 1793 et, à l'époque, ils avaient déjà coupé le kiki à leur roi, Charles I^{er} ; si bien que, en guillotinant Louis Capet nous ne fûmes que des imitateurs.

Un jour viendra où le populo dessalé appliquera le procédé de Cromwell à l'Aquarium français — en ayant soin de ne rien mettre à la place.

Que ce soit le plus tôt possible !

—o—

N'y aurait-il pas mèche de prendre les élus dieppois de la dernière cacade électorale et de les passer en revue, système Cromwell ?

Si ! Mais, cette besogne serait peut-être désoignée pour eux et peu utile — les turbinateurs sachant bien qu'ils se sont laissés monter le coup.

Sur la liste de candidature, les types ont été rangés comme des fruits qu'on porte au marché : les meilleurs au-dessus, les médiocres au milieu, les plus mauvais au fond.

Ainsi, le dernier inscrit, Teste, un courtier maritime, est-il républicain ?

Oui, républicain du pape ! Son confesseur est obligé de le rationner, sans quoi il boufferait des pains à cacheter à s'en faire crever. Il n'est pas possible d'être plus clérical qu'il n'est : il fait partie d'une association internationale de noirs malfaiteurs dont le chef perche à Rome et qui poursuit le but d'abrutir le populo pour que se perpétue l'exploitation humaine.

Et il n'est pas seul de ce calibre ! Le finaud qui a manipulé l'escamottage qui a fait entrer bon nombre de cléricaux à la Voilière cipale en tripatouillant au comité soi-disant républicain est un débris de Roger-la-Tinette ; il espérait être maire — il se fouille ! L'écharpe lui a passé devant le nez et il reste bouche bée comme un bœuf.

Enfin, on verra les cipaux à l'œuvre !

—o—

Ce qu'il ne faut pas perdre de vue c'est que, primo, le suffrage universel est un attrape-nigauds, et que, deuxième, les élus, quels qu'ils soient, sont impuissants à améliorer le sort du populo.

La machine administrative est un engrenage qui tourne toujours pareil et, quoiqu'on change les personnalités, c'est toujours le même tabac.

Ce qu'il faut : c'est réformer les institutions.

Sans cela, bernique, il n'y a rien de nouveau !

—o—

Par exemple, il y aurait quelque chose à faire : que le populo exige des comptes. Quand Roger-la-Tinette a joué de la fille de l'air, il a, tout juste, laissé quelques centaines de francs.

Mince d'embrouillis ! Qui va payer ? C'est toi, populo ; c'est toi — et non les habitants de Rouen et d'ailleurs — qui répareras la déche. Les centimes additionnels vont se multiplier.

Bien, tu vas casquer... Mais demande des comptes, foutre ! Pourquoi ne te les donnerait-on pas par voie d'affiches ?

Qu'on te dise ce qu'il y avait en caisse quand Roger a pris la queue de la poêle ; qu'on te dise ce qu'ont reçu les sacristains. Qu'on sache ce qui a été donné aux bonnes sœurs et versé aux œuvres d'abrutissement cretin : qu'on sache si la galette destinée à la flûte n'est pas allée au tambour, si ce qui revenait au laïque n'a pas servi au clercal ?

Puis, lorsque tu connaîtras les désastres et tout le fourbi... tu paieras !

Payer, c'est tout ton rôle, populo !

Ce n'est pas être bien exigeant : demander des comptes !... Eh bien, je parie que les « républicains » que tu viens de nommer n'auront pas assez de poil au menton pour le faire ; ils craindront de contrarier les curés.

Ça durera ainsi jusqu'au jour, bon populo, où tu t'apercevras que le bulletin de vote ne sert à rien et où tu songeras à attraper l'éventail à bourriques pour réformer la société.

Ce jour-là, tu seras dans le vrai... et tu y viendras, malgré les abrutisseurs et les exploiteurs.

Je te souhaite que ça ne traîne guère et vive la Sociale !

GUERDAT.

Attention, les bons bougres !

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PERE PEINARD

pour l'année crétime 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35



Les progrès de la science

Eu. — Voici qu'il m'arrive une babillarde qui ouvre des horizons :

Mon père Peinard,

« Tu n'as pas l'air de te douter que les adjudications par « soumissions cachetées » sont en passe de n'être plus que des secrets de polichinelle ?

Songe aux rayons X qui permettent aux médecins de voir à travers le corps de l'homme et aux gabelous de vérifier les malles sans les ouvrir.

Les rayons X permettent de lire une lettre dans son enveloppe.

Eh donc, si dans une « soumission » on veut favoriser un protégé, inutile de passer les lettres au cabinet noir, les rayons X y suffisent. On reluque le contenu et on pistonne l'ami pour qu'il mise cent sous de plus.

Et le type gagne à coup sûr à la loterie.

Z..., négociant à Eu. »

Heu, heu ! Evidemment, avec les rayons X on peut faire du fourbi... mais l'ami, c'est plutôt au conseil cipal d'Eu que tu aurais dû adresser la lettre.

Que faire à ça ? Supprimer les rayons X ou les soumissions ?

Pour ce qui est de bibi je suis pour la suppression des soumissions et de toutes les putaineries commerciales.

Ces sacrés armateurs

Le Tréport. — Lors de la grève des pêcheurs, avant de reprendre la mer, les marins et les armateurs signèrent un contrat d'engagement. Entre autres choses, il était stipulé que, chaque barque, paierait mensuellement deux francs pour le maître de jetée.

Aujourd'hui, manquant à leur parole, à leur signature, les armateurs retiennent huit francs. Ces sacrés animaux sont insatiables : ils veulent toujours rapiner.

Les matelots rouspètent. Ils s'en vont réclamer au quart-d'œil de marine, à Pierre, à Paul.

Ils en ont une couche ! A rendre des points à une baleine.

Pourquoi demander l'aide d'autrui quand il est si simple d'agir soi-même ?

Vous avez promis de casquer quarante sous par mois ? — Bien ! Casquez-les ! Sans un fifrelin de plus. Quand le patron de la barque vous apporte la solde, refusez-la, puis qu'on vous retient huit francs contre toute équité.

Puis, ne vous laissez pas emberlificoter : ne prenez la mer qu'après avoir été réglés.

Il n'y a que cela ! Tout le reste est de la roupie de singe.

Hé fichtre, voici que j'ai la triste chance d'avoir été vivement prophète : je disais la semaine dernière que, pour les matelots qui se noient, il y a une perte bougrement majeure, — ils cassent leur pipe, — et l'armateur ne répare pas ces avaries.

Le mercredi, 22 novembre, un pauvre bougre de pêcheur, nommé Bonnard, de la barque *Hortense*, gravissait l'échelle de fer qui accède au quai. Le malheureux glissa, tomba sur le pont de la barque, se brisa le crâne et mourut le lendemain.

Le malheureux laisse à la maisonnée cinq gosses dont un nouveau né.

Les chameaucrates d'armateurs vont-ils fiche la becquée à cette nichée ?

Toujours la féodalité !

Lormaison est un petit trou qui perche dans l'Oise, pas loin de Méru. Là, règne en seigneur

et maître un des plus sales rapaces de la féodalité industrielle.

Le grigou procède d'une façon particulière pour tenir à l'attache la bande de pauvres bougres qu'il exploite d'une façon toute épouvantable : il s'est accaparé le pays en achetant la presque totalité des habitations, — ce qui met tout le monde sous sa coupe.

L'exploiteur sait-il qu'un prolo est sans travail, vite il lui tend la perche : il lui offre cent ou cent cinquante francs d'avance, l'installe dans une de ses turnes et le fait turbiner à son bagne.

Désormais, le pauvre gas est cuit ! Il est dans les griffes du galeux qui l'écorche dans les grands prix et lui fait payer chérot les quelques avances acceptées.

Ce n'est pas tout : le chameaucrate a des prétentions politiques ! Aux dernières élections municipales le birbe a voulu ajouter un fleuron à sa couronne ; la veille des élections il a parqué ses esclaves chez un bistrot et leur a payé à boire : le picton a dégouliné dans les verres aussi abondamment que, plus tard, pour rentrer dans ses dépenses, les amendes ont dégouliné sur les prolos.

Puis, le lendemain, rendez-vous au même endroit ; il y eut distribution de bulletins et, après l'appel, kif-kif un troupeau de moutons que l'on conduisit à l'abattoir, — cette horde de votards fut conduite aux tinettes électorales.

C'est ce qu'on appelle : être en république... Zut alors !

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XIII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanves, 102.

Lundi 12, conférence contradictoire par A. Villeval sur « le militarisme ».

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationales. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

— Syndicat indépendant des ouvriers cordonniers (cousu main), samedi 10 décembre, à 8 h. 1/2, salle Cloche, 80, boul. de Clichy, soirée familiale.

A 9 h., causerie par F. Pelloutier.

A 10 h., concert par les chansonniers des cabarets artistiques de Montmartre.

A minuit, grand bal.

Prix de la carte, 1 fr. (Les dames et les enfants au-dessous de 15 ans ne paient pas.)

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux ; affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

— Groupe international, dimanche 11 décembre, salle Rosnoblet, 281, rue St-Denis, matinée familiale.

Conférence par la camarade Rolande sur « l'utilité du groupement au point de vue féministe ».

Causeries, chants, etc.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 88 bis, rue de Paris.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

LEVALLOIS-PERRET. — Groupe d'études sociales, réunion tous les samedis, à 8 h. 12, 64, rue Vallier.

Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nimes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. débit Terminus, à droite de la gare.

— Grandes soirées familiales organisées par la Jeu-

nesse libertaire, samedi 10 et dimanche 11 décembre, à 8 h. 1/2, café Dayre, 22, rue de la Vierge.

Causerie par le camarade Chalvidan.

— Les Rénovateurs libertaires se réunissent tous les samedis, pour l'étude des sujets d'actualité, café Ginier, boul. Gambetta, 78. Dimanches, réunions amicales.

CHALON-SUR-SAONE. — Le groupe des libertaires chalonnais se réunit le jeudi et le samedi de chaque semaine, au local habituel.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bressquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

TAKARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

ARLES. — « Le Père Peinard » et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire « la Fraternelle » se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

BOURG-DE-PÉAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs ; Papy, rond-point Garibaldi ; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

MARSEILLE. — Réunion des camarades les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi.

Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Ruaiménil, vend toutes les publications libertaires.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au rue, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

— Tous les mercredis, à 8 h. 1/2, réunion du groupe d'études chez Edmond.

TOURCOING. — Les camarades de Lille, Roubaix, Mouscron et environs sont invités à participer à la soirée familiale du 11 décembre, à l'estaminet du Veau d'Or, rue de Gand.

Causerie par le camarade Léo Crispin sur la philosophie de l'anarchie.

Poésies et chants révolutionnaires par des copains.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas ; ceux du Barbâtre au café St-Maurice.

SAINT-ETIENNE. — Soirée familiale, samedi 24 décembre, à 8 h., organisée par les Libertaires Stéphanois, au café du Cercle, rue du Grand-Gonnet, 36, au premier.

Rendez-vous des camarades détenteurs de cartes le 18, à 8 h. du soir, au Bon Coin Stéphanois, pour rendre les cartes non placées.

LE HAVRE. — Le groupe révolutionnaire havrais se réunit tous les dimanches, à 5 h. du soir, café de l'Indépendance, rue d'Étretat.

— Cléroux, 9, rue de Phalsbourg, vend le « Père Peinard » et les publications libertaires.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le dimanche, à 5 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Le « Père Peinard » est en vente chez les principaux marchands de journaux.

Petite Poste

M. Antibes. — R. Puget Ville. — E. Daumazan. — R. La Ciotat. — C. Genève. — M. St-Nazaire. — D. Rethel. — C. Havre. — V. Arcinges. — V. Nîmes. — M. Reims. — P. Brioules. — H. Alais. — F. Amiens. — M. Troyes. — C. Lille. — Reçu règlements, merci.

R. La Ciotat : reçu 0.50 pour aider le copain à se payer une lécané.

En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25 ; franco, 0.35.
L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).
L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare ; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10 ; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRÉ PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25 ; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 2 fr. ; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochée, 7 fr. 50 ; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIF-KIF BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0.10, franco les deux 0.25

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60 ; franco, 0 fr. 70.

DIU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr. ; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50 ; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELCSOS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuvilla, Paris

La Pyramide Sociale



Si les bons bougres de la base secouaient leurs morpions, ils seraient sauvés !